

charmant la jeune femme du doigt, avec votre petit air de sainte-n'y-touche, vous êtes encore plus mauvais que moi, ma mignonne. D'ailleurs, vous avez tort de parler ainsi. Un secret d'amour ne se révèle pas.

— Oh ! pardonnez-moi, madame, j'ai tort en effet.

— Allons ! dit gaiement la duchesse, je vois que ce soir il me faut pardonner à tout le monde, j'en prends mon parti, faites votre paix avec ce beau damoiseau qui ne quitte pas les yeux de sur vous parce qu'il sait que de vous seule dépend son bonheur.

Le comte du Luc laissa tomber sa tête dans ses mains avec désespoir ; il ne comprenait plus rien à ce qui se passait. Sa femme qu'il supposait être la maîtresse du duc de Rohan se trouvait-elle donc être en même temps celle de M. de Lérans ? Olivier sentait ses idées tourbillonner dans son cerveau ; un instant il fut sur le point de croire que tout ce qui se passait n'était qu'un rêve et qu'il était en proie à un cauchemar.

Cependant, au bout d'un instant il fit un effort sur lui-même et releva la tête.

Le comte de Lérans s'étant mis un peu à l'écart, il causait avec animation, bien qu'à voix basse, avec M<sup>me</sup> du Luc, près de laquelle se tenait une autre dame, une camériste, sans doute.

M<sup>me</sup> de Rohan n'avait pas quitté sa première place ; elle s'entretenait à voix basse avec la troisième dame qui, selon toute probabilité, ne pouvait être qu'une camériste ou du moins une femme de confiance.

Les soldats placés sous les ordres de M. de Lérans continuaient à se promener de long en large sans paraître s'occuper de moins du monde de ce qui se passait.

Le comte était à la torture ; ce qu'il voyait, ce qu'il avait entendu, lui semblait le comble de l'effronterie ; il sentait son cerveau entrer en ébullition, ses idées se brouiller de plus en plus et la folie envahir tout son être.

Que faire ? Comment punir le coupable ? Se dégrader jusqu'à l'insulter publiquement ; cela n'était pas possible ! cette conduite n'était point d'un gentilhomme ; il fallait donc souffrir, souffrir sans se plaindre, sans se défendre, assister à son déshonneur.

Telles étaient les pensées qui tourbillonnaient en foule dans l'esprit du comte.

Cette femme si sainte, si pure, être descendue si bas.

Cette pensée le rendait fou. La honte et le dégoût lui montaient du cœur au front.

Il fit un brusque mouvement comme pour s'éveiller.

— Non ! s'écria-t-il à part lui, ce n'est pas possible ! je me trompe ; cette femme n'est pas et ne saurait être celle que j'ai tant aimée. Fuyons ! oh ! fuyons !

Au même instant tous les canons des tranchées éclatèrent à la fois ; la fusillade pétilla de tous les côtés, et des cris forcés se firent entendre au dehors.

— A sac ! ville gagnée ! à sac ! vive le roi !

— Ah ! s'écria le comte en relevant la tête avec un sourire radieux, il me sera donc permis de mourir bravement l'épée au poing, et de laver dans mon sang la souillure que l'on prétend m'infliger.

Et il s'élança, l'épée nue, du côté où le bruit le plus intense.

Mais l'alarme était devenue générale. De tous les côtés on combattait avec fureur.

Réveillées en sursaut, pour ainsi dire, les murailles de Montauban étaient ceintes d'éclairs et rayonnaient comme un Sinaï.

Aux cris de : Vive le roi ! et ville gagnée ! les protestants répondaient par : vive Rohan ! nos franchises !

Le comte de Lérans, confiant aux autres dames celle avec laquelle un instant auparavant il causait, était monté debout sur la muraille et de là, souriant dédaigneusement aux balles qui sifflaient incessamment à ses oreilles, il commandait le feu avec autant d'insouciance que s'il se fut trouvé à la parade.

Le combat prenait des proportions gigantesques.

C'était hors de la ville, à quelques pas à peine des remparts que le grand effort des combattants avait lieu.

Là, on se hachait dans l'ombre, pied contre pied, poitrine contre poitrine, sans orior grâce, sans demander merci et ne tombant que pour mourir.

Le comte du Luc s'était intrépidement précipité en avant. Du geste et de la voix, il avait appelé autour de lui tous les soldats qu'il avait rencontrés sur sa route, et, franchissant d'un bond l'espace qui le séparait de la porte Saint-Antonin, après s'être donné à peine le temps de ranger en bataille les deux ou trois cents soldats qui le suivaient, il ordonna impérieusement d'ouvrir la porte et se précipita dans la mêlée, en criant d'une voix formidable :

— Rohan ! Rohan ! nos franchises !

Il était temps que ce secours arrivât aux réformés ; ceux-ci, débordés, par la masse toujours croissante de leurs ennemis, et ne voulant pas fuir, n'avaient plus qu'une ressource : mourir bravement les armes à la main.

La charge du comte du Luc fut menée avec un si irrésistible élan, que les royaux surpris et comptant sur des secours de l'intérieur, hésitèrent, puis presque aussitôt leur hésitation se changea en panique, et finalement ils se mirent en retraite.

Le comte, malgré sa résolution bien arrêtée de se faire tuer, et qui à chaque pas avait froidement joué sa vie, prit alors le commandement des troupes et, à leur tête, il rétrograda vers la ville.

En ce moment un groupe de cavaliers, composé d'une centaine d'hommes au plus, arriva à toute bride.

— Ah ! Dieu soit loué ! s'écria le chef, j'arrive à temps !

Le comte reconnut le duc de Rohan.

Le duc se jeta à bas de son cheval, et, enlaçant ses bras autour du cou du comte, qu'il embrassa presque de surprise :

— C'est vous ! toujours vous qui nous sauvez, comte ! Ah ! merci, mille fois merci ! comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous ?

— En tenant la promesse que vous m'avez faite, duc.

— Oui ! vive Dieu ! je le tiendrai, répondit le duc en proie à une animation fébrile. Venez, comte, venez ! je ne veux pas plus longtemps être votre débiteur. D'ailleurs, nous n'avons plus rien à faire ici ; les royaux ont manqué leur coup, ils n'y reviendront plus !

Une fois dans la ville, le duc se dirigea d'un pas rapide vers les remparts.

— Où allez-vous ? lui demanda le comte.

— Rejoindre M<sup>me</sup> de Rohan, qui avec M<sup>me</sup> du Luc et M<sup>lle</sup> de Castelnau, ma fille adoptive, doit m'attendre ici près à la garde de M. de Lérans. Venez, comte, venez !

— Eh quoi ! que voulez-vous dire ?

— Venez ! vous dis-je.

Ils gravirent le rempart.

M. le comte de Lérans, heureux comme tous les amoureux, avait eu le bonheur de recevoir une légère blessure.

Assis sur l'affût d'un canon dont la gueule fumait encore, il était entouré par les quatre dames, qui s'occupaient à qui mieux-mieux à panser son bras blessé.